

L'émotion des lieux, l'énergie des gens, comment ne pas tomber amoureux de Beyrouth ?

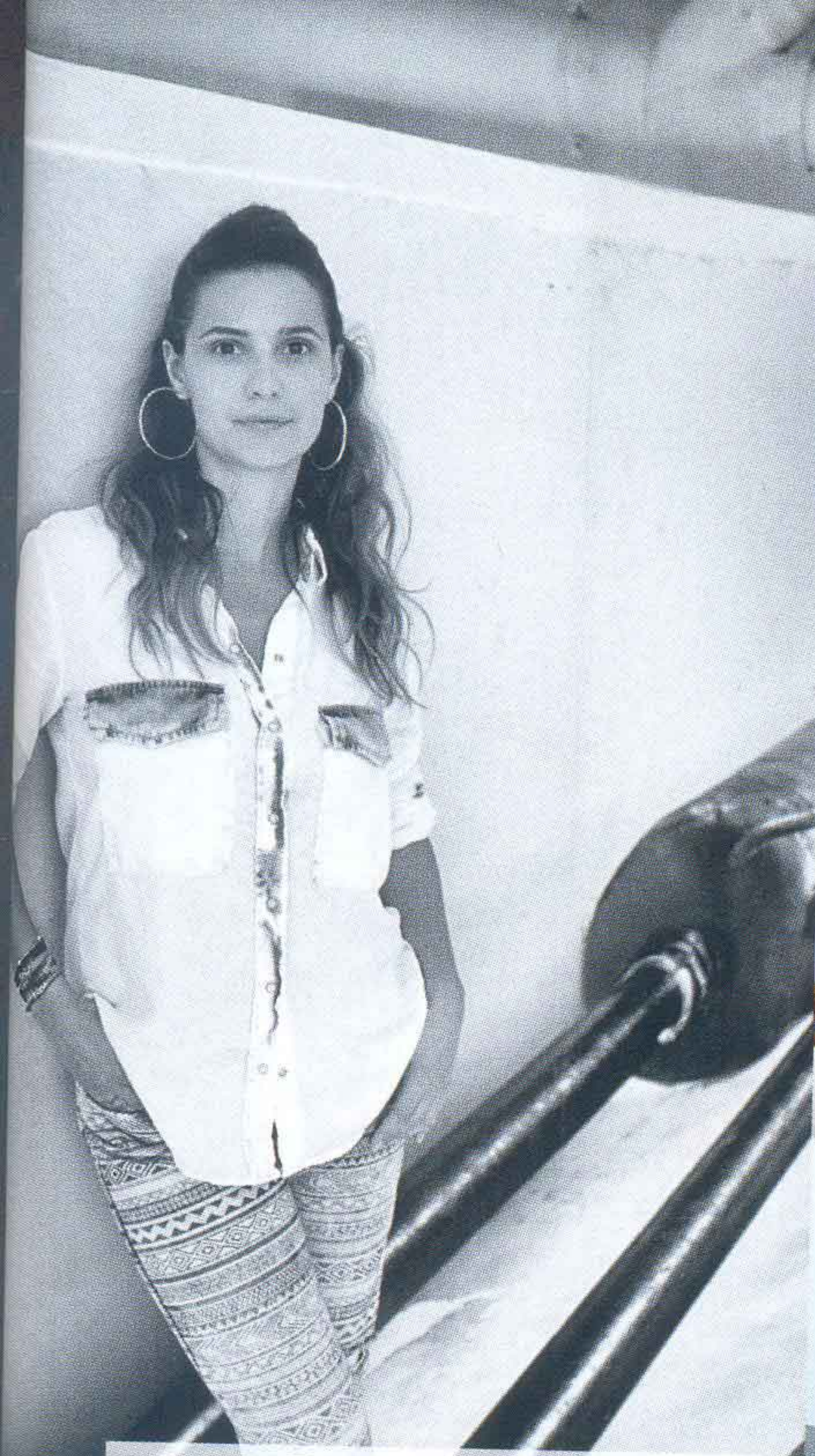
Réquisitionnée par les milices pendant les années de conflit entre 1975 et 1990, la Maison jaune devint une machine de guerre où étaient embusqués les snippers. Depuis 2008, l'architecte Youssef Haidar, à la tête du chantier de réhabilitation, effectue un incroyable travail de préservation de l'édifice mutilé pour qu'il demeure un – des rares – lieu de mémoire. La Mairie de Paris et l'ambassade de France sont associés dans ce projet de centre culturel baptisé Beit Beirut (la maison de Beyrouth).

entre styles néo-ottoman et art déco, et fut l'un des premiers de la ville à utiliser le béton. De vastes appartements bourgeois y bénéficiaient d'amples balcons ouvrant sur le carrefour. Emplacement stratégique entre 1975 et 1990, au premier rang sur la ligne de front.

"On a fait en sorte de gommer toutes les traces de la guerre civile, raconte l'architecte Karim Bekdache, qui exerce à sa façon son devoir de mémoire en collectant les vieilles enseignes rouillées où se devinent les impacts de balles. Véritables pièces de design, ces sculptures de métal ou de plastique ont d'ailleurs beaucoup de succès comme éléments de décoration dans les boutiques ou les spacieux appartements de ses clients. Réaction de lutte contre l'angoisse ? Ici la dernière tendance ce sont les caves à cigares, que les élégantes de Beyrouth têtent paupières mi-closes, et les bars installés sur les toits, où l'on boit et où l'on danse du lundi au samedi soir tard dans la nuit. Et si l'on note en arrivant dans le parking du Sky Bar une jolie rangée de Porsche, lorsque les décibels montent et que les Libanaises se mettent à onduler avec grâce sur leurs hauts talons, l'atmosphère est plus bon enfant que bling.

Vous êtes venu seul à Beyrouth ? Vous ne le resterez pas longtemps. Pour peu que vous leur soyez présenté, ou sympathique, les Beyrouthins vous ouvrent très vite leur porte, et leur table. L'hospitalité ici n'est pas un concept abstrait. C'est un art de vivre.

"Make food, not war", suggère Kamal Muzawak, le fondateur de l'association Souk El Tayeb, qui milite pour la reconnaissance de la très grande richesse culinaire du Liban, trop souvent réduite au taboulé et aux mezzé. C'est à lui que l'on doit les premiers Farmer's markets de Beyrouth, "le rural réintroduit dans le paysage urbain" mais aussi les vide-greniers responsables, les "Beirut Jasmin Night", repas nocturnes autour du poulet rôti, et encore mille autres événements festifs qui célèbrent les petits producteurs locaux et les cuisinières de village. On lui doit surtout, une cantine à la mode, Tawlet, où l'on mange comme à la maison dans un décor mêlant design et meubles de récupération. On pourrait s'y croire à Londres ou à Paris. On est à Beyrouth, qui n'a jamais cessé d'être une des capitales les plus civilisées qui soient.



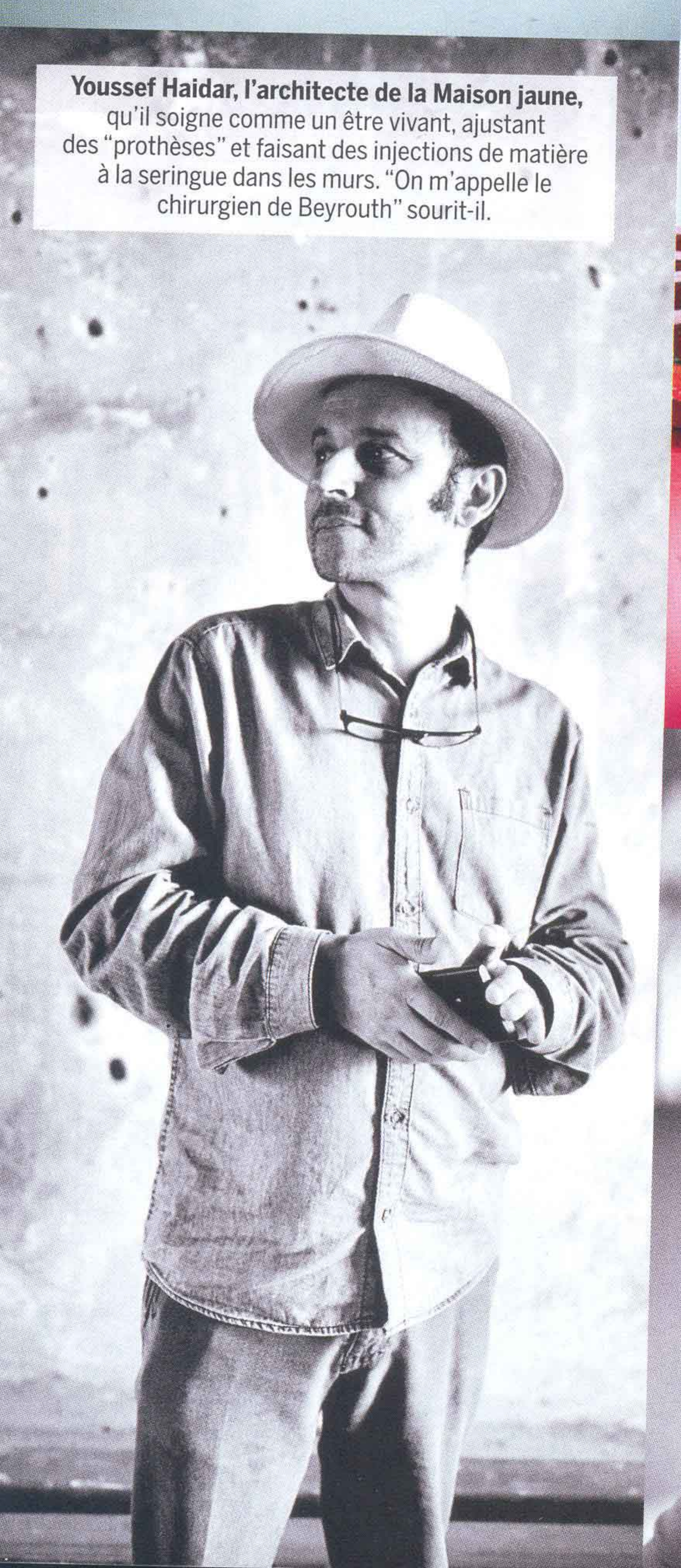
Céline der Torossian, une des stylistes de la Starch Foundation – de Rabih Kayrouz et Tala Hajjar – qui promeut les jeunes designers. Sa marque, Azade, variations autour du néoprène, est diffusée dans la boutique Starch de Saifi Village parmi d'autres créateurs.



L'enseigne du restaurant Lux, dénichée par Johnny Farah dans le show-room de Karim Bekdache à Mar Mikhael. L'associé de Johnny Farah pour son restaurant Lux s'occupe de la carte des cocktails.



Youssef Haidar, l'architecte de la Maison jaune, qu'il soigne comme un être vivant, ajustant des "prothèses" et faisant des injections de matière à la seringue dans les murs. "On m'appelle le chirurgien de Beyrouth" sourit-il.



À l'étage de sa boutique, vue du bureau de Karen Chekerdjian. Revenue à Beyrouth au début des années 2000 après avoir vécu et travaillé à Milan, la designer a ouvert son espace en 2010 dans le même bâtiment que Rabih Kayrouz dont elle a également aménagé le superbe showroom.



Magazines pointus sur une table de lecture à la librairie Papercup, sur fond de carreaux de ciment artisanaux.

